

La solitude du Christ

Vous me laisserez seul.

(Jean XVI, 32.)

Vous me laisserez seul... Jésus, mes frères, n'a pas connu la solitude matérielle. Il n'a point vécu au désert comme le Précurseur. Il n'a point eu des habitudes exceptionnelles le séparant du reste des hommes. Jésus a vécu en public : Il s'est assis à la table du pharisien, comme à celle du péager ; les noces de Cana l'ont eu pour convive ; des multitudes s'attachant à ses pas l'ont suivi de lieu en lieu.

Et pourtant Jésus, dans les rues de Jérusalem, au sein des foules, s'est senti mille fois plus isolé que Jean-Baptiste dans son désert. Pourquoi donc ?

C'est, mes frères, qu'il y a deux solitudes. L'une est la solitude visible : elle consiste dans la privation de la société des hommes ; l'autre est la solitude intérieure : elle consiste dans l'absence de leur sympathie, dans l'isolement de l'âme, et c'est la vraie solitude.

Voici un grand artiste qui prépare lentement, au prix de mille tentatives ignorées, un nouveau chef-d'œuvre de la statuaire ou de la peinture. Voici un inventeur qui, dans le silence de son cabinet, lutte contre les mystères de la nature pour lui arracher le trésor d'une découverte féconde. Ces hommes travaillent seuls; mais ils ne se sentent point isolés : l'idée qui a soutenu leurs efforts solitaires va trouver un écho dans des milliers de cœurs, et cette foule, qui aujourd'hui peut-être ne sait rien de leurs laborieux combats, va demain saluer leur victoire et acclamer leur nom...

Quand nous ne sommes vus, touchés et entendus par personne, nous disons que nous sommes seuls, mais ce n'est pas là toujours un véritable isolement. Il y a, au contraire, des temps où la foule nous entoure et nous presse sans que nous puissions dire : « Quelqu'un m'a touché » ; car le contact n'est qu'extérieur, notre âme y reste étrangère et isolée. Vous les connaissez, ces mains qui serrent la nôtre sans que cette étreinte indifférente atteigne rien dans notre cœur, et ces regards ternes et sans vie qu'anime peut-être un sourire de politesse, mais que n'éclaire pas la flamme de l'affection. Celui-là

est vraiment seul qui, environné d'une multitude affairée et bruyante, ne connaît pas un esprit qui comprenne sa pensée, pas une âme qui partage ses désirs ou ses craintes, pas un cœur qu'il sente battre à l'unisson du sien. Ainsi en est-il de l'homme de génie qui a devancé son siècle, comme Galilée ou Christophe Colomb, ainsi encore de ces âmes naïves et tendres que possède un ardent amour de l'humanité et que l'humanité accueille par le dédain. Ainsi de chacun de nous, mes frères, à de certaines heures où le mouvement et le bruit de ce monde laissent notre âme seule avec une douleur ignorée. Eh bien ! cet isolement de l'âme, ces frissons du cœur qui se sent seul dans la foule, voilà la vraie solitude, et cette solitude intime et profonde a été celle de Jésus-Christ. Il l'a subie et Il en a souffert plus que tout autre homme, parce qu'Il a été plus que tout autre méconnu des hommes de son temps. Vous allez le comprendre, si vous voulez maintenant considérer avec moi cette solitude morale dans laquelle s'est écoulée la vie mortelle du Sauveur.

*
* *

Pourquoi Jésus a-t-Il vécu moralement seul ? Ce n'est point qu'Il fût de ces natures austères dont la fierté se suffit à elle-même, et qui dédaignent la sympathie. Cet orgueil solitaire ne convient qu'aux égoïstes. O notre Maître, il nous est doux de le savoir : Tu as porté dans Ta poitrine un cœur profondément humain et qui éprouvait le besoin de s'appuyer contre d'autres cœurs d'hommes ! Voyez : après avoir, entre ses disciples, élu douze amis, Il en choisit un entre les douze auquel le Livre sacré pourra donner ce titre incomparable : « Celui que Jésus aimait. » Il cherchait des consolations dans la société de quelques femmes au cœur simple et pieux. A l'heure où Il va être couronné de gloire sur le Thabor, Il y fait monter avec Lui deux de ses compagnons intimes. A l'heure de son combat suprême, Il veut encore que trois d'entre eux viennent assister à sa prière et l'entourer dans son angoisse. — Mais cette sympathie que le Fils de l'homme demande à ses disciples, Il la cherche en vain ! Quand les Douze ont-ils seulement touché du doigt l'ombre de son fardeau ? Le leur laisse-t-Il entrevoir ? « A Dieu ne plaise ! » s'écrient-ils consternés, et ils gardent leurs espérances naïves, se disputant la première place dans

un royaume imaginaire. Les Douze, Il les préparait pour le lendemain de sa mort. Pendant sa vie, Il les porta toujours — jamais ne s'appuya sur eux.

Il est resté seul, seul dans le cours de son ministère, seul au moment de l'épreuve, de l'agonie et de la mort. Il n'eut pas un lieu où reposer sa tête, Il n'eut pas davantage un cœur où reposer son cœur.

Et cette solitude est inévitable, car elle tient à la nature même du Christ ; elle est le privilège de sa supériorité infinie, en même temps que la souffrance de son cœur aimant. Jésus est saint ; Il demeure sans péché au milieu d'un monde plongé dans le mal. Or, mes frères, pas plus que les ténèbres ne peuvent comprendre la lumière, le péché ne saurait comprendre la sainteté parfaite.

Entre l'âme sans tache du Fils de l'homme et les âmes souillées qui l'entourent, il y a un perpétuel désaccord qui ne fut pas l'une de ses moindres douleurs.

Sa vocation sublime l'élève sans cesse vers Dieu et vers le ciel, et Il n'a autour de Lui que rêves charnels et ambitions terrestres. Ses vues dépassent de trop haut celles de ses contempo-

rains pour que jamais ceux-ci puissent porter avec Lui la pensée qui l'opprime. Écoutez-Le, dès l'âge de douze ans, quand ses parents Le trouvent au milieu des docteurs, répondre à leurs reproches, avec une douceur pleine de tristesse : « Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé aux affaires de mon Père ? » Plus tard, à ses disciples qui, Le pressant de manger, troublent le cours de ses méditations divines, Il dira aussi : « Vous ne connaissez pas l'aliment dont j'ai à me nourrir... » Ainsi, ceux-mêmes qui l'entourent continuellement ne savent pas, ne connaissent pas. Et, s'ils peuvent partager les fatigues de son corps, jamais ils ne partageront le travail de son âme. Leur affection inintelligente ignore le but souverain de sa mission et de son œuvre ; elle ne pénètre pas le sens profond de ses enseignements, elle cherche pour Lui une gloire toute humaine, Le laisse entrer seul dans la voie douloureuse, et marcher sans appui au sanglant sacrifice pour lequel Il est venu. Tandis que Jésus veut établir sur la terre un royaume céleste, en fondant par l'amour le règne de la vérité, les disciples ne veulent qu'un Messie armé du glaive pour briser le joug de Rome. Tandis que Jésus, Sauveur du monde, veut abriter toutes les âmes humaines

à l'ombre de sa croix, les Israélites se croient l'objet exclusif de la faveur de Dieu.

Comment, dans un contraste pareil, eût-Il trouvé de la sympathie parmi les hommes de sa génération ? Il a dû repousser même l'un des Douze en lui disant : « Arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale, tu ne comprends pas les choses qui sont de Dieu. »

Alors Il se tournera vers les douze disciples : « Et vous, ne voulez-vous pas vous en aller aussi ? » — On lui répond : « Seigneur, à qui irions-nous qu'à Toi ? Tu as les paroles de la vie éternelle. »

Mais celui qui lui répond ainsi est saint Pierre qui bientôt le reniera à la voix d'une servante ! Et ses protestations n'arrêtent pas la douloureuse clairvoyance du Maître : « Vous me laisserez seul ! »

Mes frères, je vais vous conduire à la scène de Gethsémané. Relisons cette page de l'histoire d'une douleur qui n'aura jamais son égale. La nuit est venue ; Jésus n'est pas seul dans le sens matériel de ce mot. Il se transporte, avec ses disciples demeurés fidèles, au Jardin des Oliviers. Ce jardin paisible, ces arbres au gracieux feuillage vont être consacrés par d'inoubliables souvenirs. Souvent cette calme retraite a été le

témoin des entretiens du Sauveur : elle va l'être de son agonie. C'est là que le Fils de l'homme vient engager la lutte contre une mort prochaine, une mort faite d'opprobre et de torture, une mort telle que le monde n'en a point vue et n'en verra point de semblable. C'est là que vont Lui apparaître, dans une vision effroyable, tous les péchés de tous les hommes : voluptés infâmes, haines, mensonges, pensées odieuses de jalousie et d'envie, convoitises, cupidités, toutes les hontes secrètes, toutes les souillures cachées, depuis le commencement des âges jusqu'à la fin des siècles... se réunissant pour devenir le fardeau de son âme innocente et pure. — C'est là que vont s'ouvrir aux yeux et sous les pas du Fils de l'homme, les profondeurs de ces abîmes au fond desquels Il va descendre, mais que les regards des anges ne pourront pas pénétrer. — C'est là que va être approchée de Ses lèvres une coupe d'amertume qu'Il voudrait voir passer loin de Lui, mais qui ne s'éloignera point sans qu'Il l'ait bue jusqu'à la lie.

C'est là que le Prince des ténèbres vient saisir, corps à corps, le Prince de la vie, dans un dernier combat.... Je vous l'ai dit : Jésus ne vient pas seul, trois hommes l'accompagnent, auxquels

Il a demandé de veiller pendant cette heure pour prier avec Lui. — Et vous qu'Il a choisis pour un tel privilège, vous qui avez entendu de sa bouche les paroles de la vie éternelle, vous trois qui avez juré de ne L'oublier jamais, saint Pierre ! saint Jacques ! saint Jean ! Regardez : Celui que vous avez vu vainqueur des démons, de la tempête et de la mort, va fléchir sous l'angoisse : Son cœur tremble et Il cherche le vôtre pour s'y appuyer. Ne Lui donnerez-vous pas cette sympathie dont a faim et soif son âme accablée de tristesse jusqu'à la mort ? Celui que vous avez vu essuyer tant de larmes, va verser en pleurant des larmes sanglantes. Vous ne Le laisserez pas seul. Toi, du moins, ô saint Jean, qu'Il aimait plus qu'eux tous, tu vas aller prier et pleurer avec Lui ?

Non, mes frères, ces hommes Le laissent seul. Ces hommes ne comprennent rien, ne sentent rien, ils s'endorment pendant son agonie. En vain Jésus reviendra les réveiller et leur dira avec sa douceur divine : « N'avez-vous pu veiller une heure ? » Ils retomberont dans leur lâche sommeil.

Fussent-ils restés debout, auraient-ils bien pu comprendre Son angoisse ? Dans le combat que

livrait Jésus, il y avait un mystère de douleur et d'amour que ne peuvent sonder aucun homme, ni aucun ange, mais seulement le Père qui est dans le ciel, et le Fils qui est descendu du ciel. Ce sont ici les choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme. A l'heure où de Ta chair mortelle tombaient sur la terre des grumeaux de sang, que s'est-il passé dans Ton âme, ô mon Rédempteur ?

Nul ne pourrait le dire, nul ne peut le concevoir. Il faut ici que l'homme se taise et que la raison s'incline.

Devant Ton agonie, je vois tout ton amour, je vois tout mon péché. Cela me suffit, je me prosterne, je pleure et je T'adore.

*
* *

Mais Jésus, à l'heure de Gethsémané était-Il vraiment seul ? Non, mes frères ; en annonçant à ses disciples cette solitude effrayante à laquelle Il était condamné, Il ajouta : « Toutefois, je ne suis pas seul, *car le Père est avec moi.* » Le Père avait été avec son Fils dans la gloire éternelle, avant la création du monde ; avec Lui à l'entrée

de sa carrière douloureuse, avec Lui dans chacune de ses souffrances, avec Lui dans toute sa vie solitaire. Il était avec Lui à ce moment suprême. Et quand Jésus pria, sa prière ne fut pas vaine auprès de Dieu ainsi qu'auprès des hommes. La coupe d'amertume ne devait pas être éloignée, mais le Père vint en aide à son Fils : Il lui laissa trouver, à travers les ténèbres, le regard de sa face, et Lui envoya un de ses anges, symbole visible de la force qu'Il versait dans son cœur.

Non, l'heure de Gethsémané et toutes celles qui la précédèrent ne furent pas celles de la vraie solitude, car l'abandon des hommes laissait au Christ son refuge en Dieu. Mais vous savez qu'une autre heure approche, et c'est véritablement l'heure douloureuse et sombre, l'heure d'expiation et de malédiction, l'heure où l'Enfer aurait triomphé s'il pouvait triompher jamais.

Nous avons vu Jésus abandonné par tous les hommes, même par ses plus chers amis. Il Lui reste à être abandonné de Dieu Lui-même ! L'angoisse de Gethsémané n'est que la préparation de l'angoisse plus intense du Calvaire. — A partir de midi, nous dit l'Écriture, d'épaisses ténèbres enveloppèrent la croix et ne se dissipèrent qu'à 3 heures, au moment où Jésus allait

mourir. Une nuit bien autrement profonde se fit alors dans l'âme du Crucifié. Jusqu'alors la trahison des hommes laissait pure et entière la communion avec Dieu qui est l'essence même de sa vie. Jusqu'alors, Il pouvait prier et entendre la voix de son Père Lui répondre et Lui dire : « Tu es mon Fils Bien-aimé. » Maintenant son être se déchire ; maintenant le Père n'est plus avec Lui. Maintenant, Il est seul, seul dans l'univers : les hommes et les anges, et Dieu Lui-même l'abandonnent à la fois. Il cherche autour de Lui, et Il ne rencontre que ténèbres, solitude, silence de mort. La terre le maudit, le ciel se ferme : « Mon Dieu, mon Dieu ! s'écrie le Bien-aimé du Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Et il y eut un moment où le Père ne répondit pas ! — C'est à ce prix que notre âme a été sauvée. C'est parce que le Fils de l'homme a passé par cette solitude sans nom, que vous pouvez, misérable pécheur, lever vers le ciel un regard d'espérance et vous approcher du Saint en Lui disant : Mon Père !

*
* *

Je voudrais maintenant ramener vos pensées

sur vous-mêmes et, dans les réflexions que nous a inspirées la vie mortelle du Sauveur, chercher des leçons pratiques.

Cette solitude morale qui fut le partage du Fils de l'homme, vous la trouverez avec de moindres proportions dans chaque vie humaine. Aucun homme ne peut se mettre complètement à la place d'un autre homme; la sympathie n'est jamais entière et parfaite; et il y a une vérité profonde dans cette parole du sage: « Chacun connaît l'amertume de son âme et un autre ne saurait entrer dans sa joie. » — Les physiciens nous affirment que dans la nature les atomes de la matière ne se touchent jamais complètement; ils se rapprochent en vertu de la loi d'attraction jusqu'à un certain degré, auquel survient une force mystérieuse qui les maintient séparés. Il en est de même dans le monde des esprits. Qui donc a pu échanger son cœur contre un autre cœur tout entier? Quelle âme a jamais pu entrer entièrement en contact avec une autre âme et la comprendre sans réserve? L'union parfaite des âmes, cet idéal que nous aimons à rêver, n'existe pas sur la terre, c'est un fruit du Paradis qui ne mûrira que dans le ciel. Dans les profondeurs de notre être moral, nous sommes seuls. Cette

pensée vous paraît triste, peut-être, mais elle est salubre comme tout ce qui est vrai. Chaque homme doit porter pour lui-même le fardeau de la vie, et nul autre ne s'en peut charger à sa place. Chaque homme doit aller seul au-devant du combat, comme Christ dans la tentation du désert et dans l'agonie de Gethsémané — et ce que je dis de l'homme en général est particulièrement vrai des chrétiens. Leur vie est une vie cachée, nous dit l'Apôtre. Il y a en eux un principe divin qui échappe à l'appréciation du monde; ils ont des motifs de conduite que le monde ne peut comprendre, ils ont des craintes et des espérances, des joies et des épreuves, des combats et des délivrances dont le monde n'a aucune idée. Considérez la vie chrétienne, vous y verrez souvent le disciple du Sauveur livré à la solitude morale.

Avant tout, le chrétien est seul dans le travail de sa conversion, dans cette œuvre divine et profonde qui transforme le pécheur et qui fait de lui un enfant de Dieu. Pour qu'une conversion soit solide et durable, pour qu'elle soit réelle, il faut qu'elle se passe entre nous et Dieu.

La conversion peut être provoquée par une

circonstance extérieure, telle que la prédication de l'Évangile ; mais l'ébranlement salutaire produit par la prédication n'est pas le changement du cœur. Ce changement ne dépend pas de la parole d'un homme ; il est le fruit d'un travail personnel et solitaire. Il faut que le pécheur, après avoir entendu l'appel du dehors, descende au fond de son cœur, et que, oubliant tous les hommes, il se place devant Dieu comme s'il était seul au monde. Il faut qu'il sente que l'appel lui vient, non pas d'un homme, mais de Dieu Lui-même, que cet appel le concerne, lui personnellement, directement ; que c'est pour lui que Jésus est mort ; à lui qu'est offert le Saint-Esprit ; il faut que, loin du regard des hommes, des bruits de la terre, dans l'auguste silence de la solitude morale, il dise à Dieu : « Seigneur ! Tu m'as appelé, me voici ; Tu m'as demandé mon cœur, prends-le, je Te le donne ; je veux désormais vivre pour Toi, quoi qu'il en puisse coûter, et renoncer à tout le reste pour recevoir de Ta main la seule chose nécessaire. » O mon frère ! L'avez-vous connue par expérience, cette heure de silence et de solitude où l'âme se recueille devant Dieu pour se donner à Lui ?

— « Il se fit dans le ciel un silence d'une demi-heure » nous dit le Saint-Esprit dans l'Apocalypse. Mon frère, je crains que cette demi-heure de silence du ciel ne vous soit inconnue. Je crains qu'elle n'ait pas encore trouvé sa place dans votre vie qui peut-être est une vie déjà longue, une vie de quarante ou cinquante années.... Ah ! si jamais vous n'avez eu avec votre Sauveur cet entretien personnel et décisif, si jamais vous ne vous êtes réfugié du milieu des bruits de la terre dans le silence du ciel, et des entraînements du monde dans la solitude de Dieu, prenez garde, hâtez-vous ! Le temps passe, il n'y a que douze heures au jour. Les ombres du soir s'étendent sur la route ; le soleil de la grâce est sur son déclin et, dans la nuit du sépulcre où vous allez tomber, il n'y a plus de conversion.

Nous sommes seuls, ai-je dit, dans l'œuvre de notre conversion. J'ajoute que nous sommes seuls dans le combat de la tentation et dans les épreuves de la vie. L'épreuve de chaque homme se compose d'une multitude de circonstances particulières, extérieures et intérieures, infiniment délicates et compliquées, et que nul autre homme ne peut apprécier. Telle épreuve, insi-

gnifiante pour une âme, est profondément douloureuse pour une autre âme. Telle tentation, redoutable pour vous, ne peut pas même être comprise par votre frère. Dieu me garde de vouloir déprécier la valeur de la sympathie qui est ce qu'il y a de meilleur dans la vie d'ici-bas. Il y a un allègement, quand nous souffrons, à appuyer notre cœur contre un autre cœur qui nous aime et qui souffre avec nous. Je le reconnais, je le sais. Mais je dis que la sympathie des hommes est toujours incomplète et qu'elle ne peut jamais aller jusqu'au vrai fond des choses. Et j'en appelle à l'expérience. Chacun de vous n'a-t-il pas plus d'une fois, à l'heure de l'affliction ou du combat spirituel, senti qu'il était seul et qu'il lui était impossible de partager vraiment son fardeau avec un autre cœur, fût-ce le cœur le plus tendre, et le plus rapproché du sien, — fût-ce ce qu'on appelle un autre soi-même ! Dans le sens complet de ce mot, il n'y a point ici-bas d'autre nous-même.

Je me trompe ; il y a pour le chrétien un cœur d'homme qui peut sympathiser complètement avec le sien. Si Jésus, dans son angoisse, eut avec Lui le Père, le chrétien dans ses douleurs profondes que la sympathie n'atteint pas,

a le Sauveur avec Lui. Si Jésus, en parlant à ses disciples de Sa solitude, a pu ajouter : « Toutefois, je ne suis pas seul, car le Père est avec moi », le chrétien, au plus fort de l'épreuve, peut dire aussi : « Je ne suis pas seul, car le Père est avec moi ! »

En Jésus, le Père céleste s'est mis à la portée de notre cœur sans cesser d'être le Tout-Puissant. Nous avons un souverain sacrificateur qui peut compatir à toutes nos infirmités, parce qu'Il unit à la Toute-Science de Dieu le cœur d'un homme, et l'expérience des douleurs humaines. A Lui et à Lui seul, nous pouvons montrer nos intimes douleurs et nos secrètes blessures. Nous pouvons dire tous nos besoins et toutes nos tristesses, parce que Lui seul peut tout comprendre, comme Lui seul peut tout réparer. O mes compagnons de misère ! Je sais qu'il y a pour chacun de vous une souffrance, une plaie cachée peut-être, mais saignante, une source de larmes, ignorée peut-être, mais ouverte au fond de votre cœur, et je voudrais vous soulager ! Mais je ne peux pas, ma faible sympathie humaine est impuissante et ignorante, du moins, je connais un Consolateur dont nul ne s'approche en vain, et je veux vous mener à Lui. Venez ! Il

y a une douceur infinie, quand l'âme est solitaire et triste, à répandre nos tristesses dans le cœur de Jésus, et, plus le chrétien se sent isolé du côté des hommes, mieux il sait qu'il n'y a point de vraie solitude pour l'enfant de Dieu.

Il y a surtout une épreuve où la sympathie de nos semblables est absolument impuissante à nous suivre, c'est la mort. Quand il s'agit des épreuves de la vie, les hommes peuvent, jusqu'à un certain point, nous comprendre, parce qu'eux-mêmes ont pu passer par le chemin où nous marchons. Mais, dans l'épreuve de la mort, nous sommes en présence de l'inconnu, pour les autres comme pour nous-mêmes. Six mille ans ont passé sur les cendres du premier homme ; des multitudes innombrables d'êtres, semblables à nous, ont successivement quitté ce monde pour s'en aller vers des régions mystérieuses. Pas un de ces voyageurs n'est revenu de ces régions pour nous en parler. Dans ce profond silence du sépulcre, qui a englouti tant de milliers de générations, pas une voix ne s'élève, pas un faible murmure ne se fait entendre.

Et quand nous nous engageons dans ce sombre passage, qui unit ce monde à l'autre, et le temps à l'éternité, nous sommes véritablement seuls.

Il faut que notre main se détache de la main amie la plus fidèle, il faut que notre regard se détache du regard le plus aimant.

En vain, les parents et les amis sont là qui nous entourent, qui nous accompagnent, nous portent jusqu'au dernier moment. Ce moment suprême arrive d'une manière graduelle et presque insensible. Mais il vient. Il brise le fil de la sympathie. Il ouvre sous les pas 'du mourant un abîme où il lui faut descendre, et descendre seul. Mon frère, si Jésus n'est pas avec vous, je vous défie de ne pas être vaincu par cette solitude et ces ténèbres. Je vous défie de regarder un instant la mort en face, sans trembler d'épouvante !

Mais grâces et gloire à Christ ! La foi vient éclairer la nuit de notre tombe. O racheté de mon Sauveur ! O disciple du Sauveur crucifié ! Tu n'es pas seul dans la mort, car Jésus est avec toi ! Je vois Jésus saisir ta main, illuminer ta route et te conduire ! Jésus, avant toi, a passé par ce chemin sombre ; avant toi, Il est descendu dans le sépulcre pour lui arracher sa victoire. Il a connu la mort ; Il l'a saisie et lui a ôté son aiguillon !

Ici encore, il en est du disciple comme du Maître. Si Jésus, sur la croix, a dû perdre un

moment la présence de son Dieu, ce mystérieux abandon n'a pas duré jusqu'à la fin. Voyez ! Au moment suprême, les ténèbres se dissipent, et le Sauveur, de ses yeux expirants, retrouve la clarté du soleil et la face radieuse de son Père. Et, après ce cri de l'angoisse, écoutez la parole de la confiance filiale : « Mon Père, je remets mon esprit entre tes mains ! »

De même, ô mon frère, tu ne seras pas seul dans la mort. Et si ton âme se ferme à la sympathie des hommes, elle s'ouvrira aux trésors de l'amour de Christ. Et si tes bien-aimés sont obligés de laisser leur main abandonner la tienne, il y aura quelqu'un qui t'aime plus qu'eux tous, et dont les mains puissantes seront prêtes à recevoir ton âme.

Venez, mes frères, et contemplons le bienheureux Étienne. Recueillons les paroles suprêmes du premier martyr de l'Église de notre Maître. Sa mort semble destinée à être le modèle de celle des chrétiens de tous les temps. Quiconque a donné son cœur à Jésus, quiconque s'est prosterné dans la foi et dans l'adoration devant ce Roi divin, couronné de douleur, peut dire comme Étienne : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit ! »

C'est une chose digne d'attention qu'Étienne mourant ne s'adresse pas directement, comme Christ Lui-même, à Dieu le Père. Il s'adresse à Jésus, parce que nul ne vient au Père que par Jésus. Il appartenait à l'Agneau sans tache, au Fils unique de l'Éternel, de dire à Dieu : « Mon Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Un pécheur ne pouvait s'approprier de telles paroles ; c'est pourquoi, regardant à Christ, le martyr Lui adresse cette prière humble et confiante : Seigneur Jésus, reçois mon esprit...

Mes frères, vous pouvez dans les plaisirs et les soucis de la vie présente, vous pouvez oublier la mort. Vous l'oubliez souvent, je le sais, et je me demande si je parviens, à cette heure, à fixer sur elle vos regards et vos pensées. Mais la mort n'en viendra pas moins vous prendre et vous arracher à toutes les affections humaines. Elle est venue hier pour quelques-uns de vos proches. Elle viendra demain pour vous ou pour moi. Si, à ce moment-là, si, à ce moment inévitable, votre chair frissonne, votre cœur se trouble, votre conscience vous accuse, si les ombres du tombeau vous épouvantent, si cette solitude inconnue vous glace de terreur, qu'il vous sou-

viennne de l'agonie et de la mort solitaire de Jésus votre Sauveur.

Ton Dieu t'a abandonné, ô Jésus, pour que nous ne soyons pas abandonnés nous-mêmes ! Ton Dieu t'a laissé seul pour que Tu viennes soutenir jusqu'à la fin des siècles l'agonie des pécheurs mourants !

Nous appuierons, comme Étienne, notre tête fatiguée sur Ton sein, et notre cœur tremblant sur le Tien, et nous Te dirons : « Seigneur Jésus, reçois mon Esprit ! » *Amen.*
